

UN "PRESQUE SIÈCLE" DE THÉÂTRE A TUNIS ⁽¹⁾

(RETROSPECTIVE DE 1826 A 1914)

En dépit des apparences, depuis bien longtemps, Tunis n'a plus, peut-on dire, de véritable saison lyrique ou dramatique au Théâtre Municipal. Sans doute il y a eu, ces dernières années, des séries de spectacles de haute qualité, tant du fait des œuvres représentées que par la valeur des interprètes, parfois célèbres. Il ne s'est généralement agi que de tournées d'artistes de passage, au lieu de troupes entières se produisant pendant quatre ou cinq mois de suite, comme à la fin du siècle passé et, depuis, avant et après la première guerre mondiale.

Il ne serait pas exact de dire que toute la population tunisoise s'en désespère. Une grande partie des citadins s'intéresse, plus qu'au théâtre, aux manifestations sportives en général, aux courses notamment et fréquente assidûment les cinémas. D'autres, pour justifier leur absentéisme, éprouvent le besoin de proclamer leur pitié dédaigneuse pour les représentations locales, par trop inférieures, disent-ils, à ce qu'ils ont vu de « grandiose » lorsqu'ils ont passé huit jours à Paris ou dans les villes d'eau où l'on joue des personnages qui, confondant sans doute l'Académie nationale de musique avec les Folies-Bergère, affirment ne s'être jamais si follement amusés qu'au défilé de deux cents danseuses à ...« Tristan et Yseult ».

A côté de ces indifférents et de ces « snobs », Tunis compte indubitablement un bon nombre de véritables amateurs de théâtre, de ces « théâtres » dont on chercherait vainement la définition chez Littré ou même chez Larousse, et qui, par leurs affinités entre eux, constituent une véritable race bien loin d'être éteinte. A défaut de toute particularité physique, ces « théâtres » se reconnaissent à ceci: qu'*enfants*, ils ont aimé à s'affubler d'oripeaux, à inventer des pièces avec beaucoup d'imagination; qu'*adolescents*, ils ont joué des saynètes en société, étudiant leurs rôles avec conscience, avec discipline et sérieux, recherchant le détail; que *jeunes gens*, ils ont sacrifié leur dîner à « faire la queue » pour grimper à l'assaut de l'amphi-

(1) Extrait d'une conférence donnée à la Société « l'Essor ».

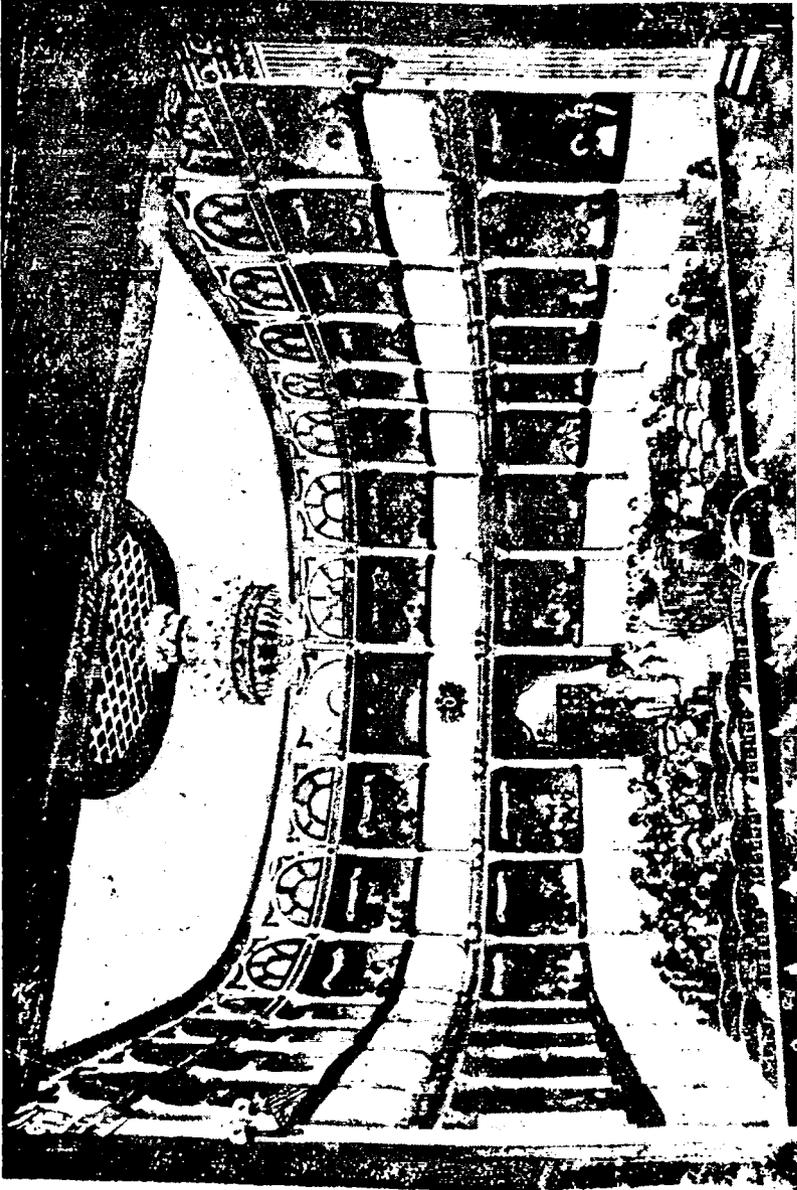
théâtre; qu'adultes ou âgés, ils ont suivi fidèlement le répertoire, revu la même œuvre pour la Nième fois avec un plaisir accru, manifestant aux artistes à la fois de l'indulgence et de la sympathie. Ces « théâtres » ont existé dans tous les temps et tous les milieux. Voltaire, dans son exil de Ferney, Georges Sand, dans ses solitudes berrichonnes, prenaient la toge romaine ou la mantille espagnole, afin de jouer devant des banquettes vides, avec leurs amis et leurs proches. Paris a un public de connaisseurs qui occupent les petites places, où se côtoient petits rentiers, étudiants, garçons bouchers. Tunis a toujours eu ses « théâtres », et qui écoutaient dans le recueillement et dans une atmosphère de piété comme dans une église pendant le service divin, dans toutes les « catégories » ethniques ou nationales. La mémoire subsiste, parmi ceux-ci, du conseiller municipal Ben Lamine, de David Samama aîné, de Cohen-Tanugi, du Consul Th. Roustan, du Résident Général Massicault, de Nicolas Bodoy, de Victor Pietra, du président Vionnois, à côté de tant d'Italiens de la haute bourgeoisie ou du prolétariat, tous unis dans le même amour de l'art.

Pour traiter ce sujet nous n'avons d'autre titre que la tradition reçue de notre père, de nos grands-parents et d'ailleurs déjà transmise à nos petits-enfants. Les sources documentaires nous faisant défaut, nous ne pouvons faire appel qu'à des souvenirs personnels ou de famille.

Il est difficile de remonter au delà du premier tiers du siècle passé. D'autre part, il convient, pour éviter de s'étendre à l'excès, de s'arrêter à la guerre de 14, au risque de passer sous silence les fastes des directeurs Boucoiran et Bordon avant 39 et les épisodes savoureux des spectacles pour l'armée occupante qu'au début de 43 organisa, avec des collaborateurs divers, le lieutenant Pfeiffer, dans le « civil » ancien directeur du théâtre allemand de Moscou.

Nous laisserons également de côté, indépendamment des manifestations purement musicales, objet d'un prochain article, d'autres spectacles dont l'art n'était pas exclu, comme ceux des « fantoches Holbein », des Marionnettes italiennes « donnant » des chansons de geste, du Guignol lyonnais avec ses parodies, du « Karakouz » oriental, celui des familles opposé à l'autre, plus « leste »; des nombreux prestidigitateurs, illusionnistes et liseurs de pensées, de Bosco à Pickmann, en passant par Cazeneuve et Witry; des cirques Tourniaire, Pierantoni, Giutini, Rancy, des Ménageries Masserini et Bidet, du Palais des Singes, des deux « Plazas de toros », etc... : en fait de spectacles Tunis paraît n'avoir manqué de rien.

On a souvent écrit que le premier théâtre de Tunis était situé rue Zarkoun, après les passages voûtés, et qu'en 1860 il avait pris le titre de « Théâtre Carthaginois ». Cependant, la chronique judiciaire relate un arbitrage signé à Livourne en 1826 entre un impresario et sa troupe d'acteurs vénitiens, qui n'avaient pas été payés après une saison



Le Théâtre Cohen, d'après un dessin de l'époque

donnée à Tunis. En 1842, Gottfried Scholl, officier suisse du roi des Deux-Siciles, raconte avoir applaudi des compatriotes au « Théâtre Tapia » et Alexandre Dumas, à peu près à la même époque, a assisté à une représentation du « Déserteur » dans le même local semble-t-il.

Ce « Théâtre Tapia » du nom du propriétaire de l'immeuble qui a servi de nos jours à un dépôt de bric-à-brac, ou de charbon, était un magasin voûté, assez vaste, dont on avait tiré bon parti. Point de galeries : quelques rangs de chaises, des banquettes, et au fond, en demi-cercle, des « loges » compartimentées au moyen de toile à sacs, permettant d'isoler, les uns des autres, ces ménages bourgeois, auxquels les convenances de l'époque ne permettaient point de risquer, au « parterre », un contact avec des inconnus. Le décolleté pour les dames, l'habit noir pour les messieurs, étaient la tenue de rigueur dans ces « loges ». L'éclairage se faisait à l'aide de quinquets à huile, donnant une lumière très crue; un écran mobile, placé devant la rampe, permettait d'obtenir des « effets de nuit ». Le décor avait « visiblement l'air d'un décor » avec des sièges peints. Le mobilier était sommaire : une vieille table de bois blanc et deux chaises suffisaient à orner le palais grand-ducal lorsqu'elles étaient recouvertes d'un pan d'andrinople rouge. La couche de peinture, trop légèrement donnée sur la caisse servant de trône, laissait apparaître le mot « fragile » qui, en l'occurrence n'aurait pas voulu être un symbole. Pour les représentations lyriques, l'orchestre était renforcé par les sociétaires de la « philharmonique de Tunis », et les répétitions se suivaient avec une régularité parfaite. Comme nouveauté de l'époque « les Italiens » ont donnée la « Traviata » en 1856 (que de représentations depuis !) et le « Bal Masqué » en 1859. Au cours d'une escale improvisée alors qu'elle se rendait au Caire, la cantatrice Adelina Patti y a joué, un soir, le « Ruy Blas » de Marchetti. Les saisons lyriques et dramatiques alternaient, toujours brillantes.

1875 : David Cohen-Tanuqi (mort en 1928, à 93 ans) que des voyages en Europe aux Expositions Universelles de 1855 et 1867 avaient rendu « théâtral » et qui avait légué à sa famille son goût pour le théâtre lyrique et sa générosité de mécène, fait construire par l'architecte Di Castelnuovo rue de Bône, à l'angle de la rue de Constantine, un théâtre de 400 places, avec loges et galeries, blanc et or sur fond rouge, que fréquentaient assidûment alors l'élite européenne, Théodore Roustan, Ferdinand de Lesseps. Les familles bourgeoises avaient chacune leur loge. « Faust » de Gounod y était représenté pour la première fois en version italienne, ainsi que « La Favorite », puis en 1879 la première opérette française « Giroflé-Girofla », enfin la « Petite Mariée », « Le petit Faust », « La jolie parfumeuse », « La Mascotte ». Le 5 février 1883, un grand bal « paré et masqué » était donné au profit de la société française de bienfaisance sur un plancher mobile unissant le plateau à la salle, comme à l'Opéra.

Après une carrière magnifique cet établissement devient un music-hall, genre « Folies-Bergère », sous une direction Galano. Démoli en 1905, l'immeuble a été réédifié à usage d'hôtel et de bureaux.

NOUVEAU THEATRE COHEN-TUNIS

Judi 11 Decembre 1879 a 8 heures 1/2

Représentation extraordinaire au bénéfice de Monsieur

BASTIEN

Commissaire Enquêteur au Tribunal de Métropolitaine de Gisors
et de M. le Ministre de l'Intérieur

GIROFLE - GIROFLA

Par M. le Comte de ...
M. le Comte de ...

GRANDE INTERMEDE

- | | |
|----------------------------|--------------------------------|
| 1. Le Veuve Coeurdin | Grand air de Galathea |
| 2. Le Gardebois par M. ... | par M. CHAUDI |
| 3. Les Femmes de ... | Mrs. Méditation par Mr BASTIEN |
| 4. Les Femmes de ... | par M. GIRARD |

LES FORAITS DE PIPERMANS

Mr BASTIEN jouera le rôle de Pipermans
les autres rôles par M. ... et M. ...

Messieurs et Mesdames
 J'ai en quelquefois le plaisir de vous faire rire. Au Théâtre, rien n'est si
 content de faire rire mesdames de leur jeunesse.
 Je viens aujourd'hui faire ce que j'ai toujours fait, je me propose de se donner
 tout un jour de mon bénéfice.
 Je ferai tout ce que je pourrai, pour vous plaire et surtout ne je puis y arriver
 BASTIEN

Photographie d'un programme de 1879
imprimé sur une pochette de soie

VILLE DE TUNIS.

THÉÂTRE COHEN
 SOIRÉE DU LUNDI 5 FÉVRIER 1883
BAL PARÉ ET MASQUE
 AU BÉNÉFICE

de la Société Française de Bienfaisance et de l'École de

Billet d'entrée pour une personne*N*

Ouverture de la Salle à 9 h. du Soir

PRIX DU BILLET 10 Francs

NOTE : Ce billet est personnel.

Un souvenir précieux de la vie mondaine à Tunis en 1883

Le « Théâtre Brulat » a été construit tout en bois à peu près sur l'emplacement actuel du Théâtre Municipal « Avenue de la Marine » avec deux galeries et des loges de velours grenat.

En 1883, Sarah Bernhardt y vint avec Damala. En 1884, Madame Agar, de la Comédie Française, joua « L'aventurière », puis la Troupe Portalier-Le Gall joua les opérettes françaises de Lecoq, d'Hervé et d'Audran. On y donna également « Mignon » (pour la première fois à Tunis).

En 1889, destruction par suite d'incendie, sans jeu de mot... un nom prédestiné...

Le « Théâtre Italien » situé dans la Rue d'Allemagne devenue la rue des Belges succédait au théâtre « Arena » en plein air, qui servit aussi pour des réunions publiques, notamment celle, mémorable où l'on vit sur la même estrade, pour pérorer contre le départ des Franciscains Italiens, à la fois les religieux de cet ordre et les membres de la Loge italienne, portant leurs insignes.

L'« Arena », recouverte également de bois, devint le « Politeama » transformable également en cirque, et qui, après un incendie, fut reconstruit en « dur ».

On y joua beaucoup de mélodrames italiens : « Béatrice Cenci », « La roue maudite », « La hyène du cimetière ». Le spectacle se ter-

minait obligatoirement par une « *brillantissima farsa* », ou pochade, généralement traduite du français. Les malheureux artistes n'étaient pas toujours sûrs d'être payés en fin de saison, et il fallait organiser une représentation à leur bénéfice. Ce théâtre fut démoli pour le percement de la rue Léon-Roches. Le matériel et les décors furent transportés au « Théâtre Tunisien », construit en bois, 39, avenue Jules-Ferry. Des troupes homogènes vinrent y jouer des traductions d'œuvres françaises telles que « Les trois Mousquetaires », « Le Bossu », « Les deux Orphelines », « Les deux Gosses », « Le Maître de Forges », « Le roman d'un jeune homme pauvre », « Le monde où l'on s'ennuie », « Les surprises du divorce », « Durand Durand » et une adaptation de « Quo Vadis » à grand spectacle.

Nombreux étaient les établissements où allait s'amuser la « jeunesse dorée » : « cafés chantants », « beuglants », « caf'concerts », « variétés », « music-halls ». Il y avait le « Jardin d'Hiver » devenu « Alcazar » sur l'emplacement actuel de la « Maison Modèle », les « Folies-Bergère », rue de Bône, le « Ba-ta-clan » rue Hannibal, « l'Eldorado » avenue Jules-Ferry, non loin de l'actuelle Maison de la « Dépêche », le « Coq d'Or » à l'angle de la rue de Grèce, autant de prédécesseurs du « Casino du Belvédère » et du « Palmarium » avec la série obligatoire de la *gommeuse*, de la *diseuse*, de la *chanteuse à voix*, du *comique*, de l'*étoile*. Suivant une vieille coutume, l'Autorité tolérait que les artistes, après leur tour de chant, passent chacun dans les rangs des spectateurs, une bourse à la main : cette sorte de quête permettait d'arrondir le cachet trop modeste alloué par le directeur. D'ailleurs, de ces entrepreneurs de spectacles, nombreux et toujours artistes eux-mêmes, aucun n'a jamais fait fortune à Tunis, bien au contraire !

Le premier « Théâtre Municipal » de l'avenue de France sur l'emplacement duquel est aujourd'hui la Banque de Tunisie, fut d'abord le « Teatro Paradiso », en bois, du ressortissant Grec Gringa, puis après incendie, il fut entièrement reconstruit. Saison 1888-1889 : sous la direction de Jacoly, dit Donchet, acteur lui-même (trial) toujours correct en affaires, aimant son métier. Avec des moyens réduits, ce théâtre obtint des résultats brillants (quelle leçon pour aujourd'hui !); il n'a d'autre subvention que l'autorisation des « petits chevaux ». Le Directeur sait faire l'éducation du public, et procède par étapes sans révolution ni dictature. Il arrive à créer un lien de sympathie entre le spectateur et l'artiste. Il organise en fin de saison une soirée au bénéfice des chœurs. Chaque année, il donne une ou deux « nouveautés » qu'il annonce en début de saison « sans préjudice du répertoire courant ». La saison dure cinq mois; il a une troupe homogène et sait faire revenir périodiquement, les artistes les plus aimés du public, « la chanteuse Elles, le baryton Duruy, les comiques Mauléon et Seguin ». Les choristes ne sont pas tous de première jeunesse, la mère et la fille font les pensionnaires du couvent. Mais le petit nombre est compensé par la justesse. L'orchestre est de 25 musiciens : le piano bouche les trous (instruments absents).

La salle, assez élégante avec ses dorures sobres sur fond rouge, comprenait des baignoires latérales, une série de fauteuils d'orchestre, le parquet et le parterre; à la première galerie, des loges de côté,

et celles (de face) au milieu des fauteuils, de la Résidence, de la Division et de la Municipalité; à la deuxième galerie, des bancs. Les places coûtaient de 40 centimes à 3 francs en soirée, avec tarif réduit de moitié pour les matinées. Ces prix n'ont jamais été majorés, même pour les grandes tournées, durant les treize années de la gestion Donchet. Il faut dire aussi que la salle, qui abritait 900 spectateurs, était régulièrement comble.

Inaugurant la grande publicité à Tunis, la Maison Bisleri avait offert le rideau de la scène, avec le lion de sa marque.

Homère Cipriani, décorateur en même temps que pompier en service permanent, rivalisait d'ingéniosité avec Conte, chef machiniste. Par économie, il brossait les toiles de fond sur papier, et faisait preuve de beaucoup de goût. La garde-robe fournie par la direction permettait d'adapter les costumes à toutes les époques et à tous les pays: on y faisait grand usage de la « foutah » locale. Il y avait des accessoires que le public aimait revoir dans des fortunes diverses : tels « la précieuse cassette », « l'épais bouquin » que jette à terre le vieux docteur Faust pour maudire la science, « la coupe enflammée » embrasée par déclic par Méphisto, les gobelets de tous les soirs, la caisse allongée servant tour à tour de lit de mousse, de divan oriental, de « lectum » romain ou de grabat de prison. Au lever de rideau et quelle que fut la scène (« intérieur » ou « extérieur ») on apercevait, comme

888888 888888

jadis à l'Opéra, l'équation $\frac{\text{---}}{888888} + \frac{\text{---}}{888888}$, dessinée avec l'arrosoir

au crésyl.

Le public se rendait là en costume toujours correct et en tenue de soirée pour les galas. Il applaudissait beaucoup et spontanément : on ne connaissait pas encore ces « contrats d'entreprise du succès moyennant battement des mains et autres manifestations laudatives » que la jurisprudence des tribunaux qualifie aujourd'hui familièrement de « claque ».

Quant aux spectacles, la variété en était considérable. On a donné là tous les genres lyriques, depuis le vaudeville jusqu'au grand opéra, en passant par l'opérette, l'opéra-comique, « la traduction ». On y a représenté des œuvres d'Offenbach, d'Hervé, de Lecoq, d'Audran, de Planquette, de Varney, de Victor Roger, de Serpette, d'Albert Grisar: les grands chefs-d'œuvre de l'époque : « La dame blanche », « Mignon », « Carmen », « Mireille », « Roméo et Juliette », « Lakmé », « Werther » et « Faust » toujours comme spectacle d'ouverture de la saison; « La Traviata », « Rigoletto », « La Bohème », et au grand lyrique : « Robert le diable », « La Juive », « Les Huguenots », « L'Africain », « Le Prophète », « Sigurd », « Hérodiade », « Aïda », etc...

Parmi les drames et les comédies du répertoire de la Comédie Française : les œuvres d'Em. Augier, de Pailleron, d'Alexandre Dumas, de Georges Ohnet, d'Octave Feuillet, ainsi que les drames à spectacle de la « Porte Saint-Martin » et de « L'Ambigu ».

L'Opéra Italien y venait faire à son tour une saison de six semaines, avec la première chanteuse dramatique dont la force n'appar-

raissait pas seulement dans la voix, et avec (en général) de bons chanteurs flanqués de « comprimaires » et de choristes recrutés sur place dans l'élément ouvrier. « Le Trouvère » était joué avec une gamme de costumes allant du XII^e au XVIII^e siècle. Il y eut aussi de courtes saisons de « ballets-pantomines », avec Debureau fils, « les compagnies » Averino, Baglioni du Palais Cristal de Marseille, et les « féeries » d'Ansaldi.

La troupe permanente interrompait ces spectacles pour des tournées Coquelin, Chartier, Achard, Lina Munte, Luguet et Moncharmont, qui donnèrent « Cyrano » avec Pouctal peu de mois après la création à Paris.

Enfin Rodolphe Salis y présenta, avec le « théâtre d'ombres » les chansonniers Paul Delmet, Jacques Ferny et Jean Goudesky.

* * *

Pendant la période estivale, les Tunisois pouvaient aller déguster la boutargue, le melon et les glaces sur les plages sans pour autant cesser d'apprécier l'art lyrique dans les établissements de banlieue.

C'était d'abord le « Casino d'Hammam-Lif » construit par la « Banque de Tunisie » et dirigé successivement par Messieurs Bertrand, Auvin et Curie, où, sous la direction artistique de la basse Olive Roger et musical d'Antonin Laffage, nous entendîmes « Le Barbier de Séville », « Lakmé », « Le Voyage en Chine », « Si j'étais roi », « Manon », « Véronique » et tant d'autres œuvres françaises plus qu'estimables.

Sur la banlieue nord, il y avait une petite scène dans les jardins du Palais Khereddine. Aidé de Frémaux avec cinq musiciens dont Marguerite Rouanet, Donchet y donna « Miss Helyett », « La fille de Madame Angot », « Les Mousquetaires au couvent », « Boccace », « Le jour et la nuit », « Le cœur et la main », « La princesse des Canaries », « Faust », « Roméo et Juliette », « Robert le diable », « Les Huguenots ». Le grand ténor Duc s'y fit entendre. Il y avait, en tout, sept choristes, hommes et femmes, deux seules toiles de fond, et s'il fallait un troisième changement, on laissait voir, dans le fond, le jardin du docteur Carton. Et le grand défilé des troupes, au premier acte de « La Juive », était représenté par Conte, le machiniste, et Chemla, le coiffeur de la troupe.

À La Goulette, la « Rotonde Daïda », « le roi du foie », était construite sur l'eau. Sous la direction artistique de Strino père, on y entendait l'opéra italien : « Fra Diavolo », « Lucie de Lamermoor », « Rigoletto », « Le bal masqué », « La force du destin », « Othello » de Verdi, et, en représentation « à grand spectacle » avec consommation de poudre de lycopode et entassement de boîtes de cigares figurant les murs qui s'écroulent, l'œuvre de Petrella, « Jone ou les derniers jours de Pompéï ». Dans chacun de ces trois casinos, les places coûtaient un franc cinquante et un franc, consommation non comprise. À l'entracte les choristes, sans enlever leur toison d'or, dégustaient démocratiquement les breiks à deux sous.

En novembre 1902 était inauguré le « Casino Municipal » de Tunis. Dans sa forme première, le théâtre, assez exigü, était qualifié de « bonbonnière Resplendy », du nom de l'architecte de la ville. Au lieu de la

confier à Donchet, qui avait cependant si bien fait les choses, on avait donné la concession à la Société des Stations Hivernales, laquelle l'avait rétrocédée à la Société Fermière et le représentant de cette dernière, Sammarcelli, avait engagé de telles dépenses qu'il était tombé en déconfiture au bout de deux mois. L'ouverture eut lieu le 20 novembre 1902, en présence de M. Pichon, Résident Général, avec « Manon ». Puis vinrent avec le répertoire courant, les créations de « Grise-lidis », de « Louise », de « Samson et Dalila ». La direction musicale appartenait à M. Gaston Coste, venu de Nice, qui s'avéra vraiment remarquable, au théâtre comme au concert.

* * *

Le 12 mars 1903 était inauguré, avenue Jules-Ferry, avec une partie des anciens décors Donchet, le « Politeama Rossini » avec une troupe d'opéra italien.

On y donna dans la suite des représentations, des tournées de Sylvain, de Marguerite Moreno. La salle était transformable en cirque. Il y eut aussi une saison d'opérette française. C'est sur cette même scène que la Société « L'Essor » débuta en public, dans « Crainquebille », d'Anatole France.

En 1907, au Théâtre antique de Carthage on donne « La mort de Carthage » du poète Granmougin.

En 1912, on procède à la réfection du Théâtre Municipal (Wogue, architecte) direction Coste. Des représentations remarquables y ont lieu, avec des artistes de l'Opéra-Comique (Miles Vallandri, Bailac. MM. Devries, Léon David, Beyle, etc...) : « La dame blanche », « Carmen », « Louise », « La basoche », « Roméo et Juliette », « Orphée » de Gluck, « Le jongleur de Notre-Dame » et « Samson et Dalila ». Des troupes de drames et de comédies y donnent « Beethoven » de René Fauchois, « Le roi », le « Bois sacré » et « l'Habit vert » de Caillavet et de Flers, « Xantho chez les courtisanes » avec Colette Willy.

La fermeture est imposée à l'établissement au cours de la guerre de 1914-18.

L'histoire littéraire enseigne que dans l'Antiquité, à Athènes, à l'apogée de la civilisation, le peuple aimait les spectacles grandioses, où tout plaisait à l'esprit et aux yeux. Les plus humbles citoyens y goûtaient de nobles et inoffensives jouissances. Platon a pu écrire à ce sujet qu'Athènes était une « théâtrocratie ».

A un degré beaucoup plus modeste, Tunis a connu une assez longue période où, bien avant la dictature actuelle et, quoi qu'il en soit, regrettable du cinéma, le théâtre savait transporter et ravir les populations.

Raoul DARMON.